

LE JEU DE PISTE AUX ÉTOILES

Sur la terre comme au ciel. Décidément, l'hiver, en attente du retour de l'été, dans la nostalgie du signe du lion, quand au petit matin Paris sillonné de ses caniveaux pleins d'eau claire prend l'allure de jardins andalous où l'eau ruisselle sur le bronze de la crinière des chevaux marins, les épaules et les poitrails de bronze verts sous le mince filet d'eau de la fontaine de l'Observatoire. Sur l'axe du méridien de Paris, de l'autre côté de la coupole blanche, se dresse sur la petite place de l'île de Sein un monolithe blanc, piédestal vide à la corniche saillante sur lequel s'élevait jusqu'en 1942 le savant (François Arago), coulé dans le bronze pâli par l'oxydation, habillé d'une redingote, debout, le regard en avant, la main négligemment appuyée sur un quart de cercle tandis qu'à ses pieds, à côté d'une sphère céleste, se relevait un couple aux cheveux crépus, elle la bouche entrouverte, fière, sensuelle, les seins nus, des anneaux aux oreilles, lui agenouillé, les bras auxquels pendait une chaîne brisée tendus dans l'attitude de la prière, semblant implorer « Ne suis-je pas un homme ? Un frère ? »

Pour ainsi dire émanation de ce siècle tumultueux où les savants grimpaient sur les barricades pour faire avancer l'homme de quelques centimètres sur la voie lumineuse du

progrès, revenu des îles Baléares où il était allé mesurer le tour de la terre, devenu directeur de l'Observatoire, une nuit de l'été 1834 François Arago invite Victor Hugo sur le promontoire des songes, à regarder par sa lunette astronomique :

« Je ne vois rien, dit Victor Hugo

Arago répond :

— Vous voyez la lune

Il insiste

— Je ne vois rien.

Arago reprend

— Regardez. »

En vertu de la loi du 11 octobre 1941, mais surtout de la loi plus générale d'alternance entre solide et liquide sur laquelle se greffait autrefois l'usage de transformer les monuments de bronze en armes de guerre et réciproquement, jusqu'au moment où la statue fut refondue afin de remettre ses métaux constituants dans le circuit de la production industrielle, comme disait la loi, le savant transporta avec lui ce parfum austère de science, de révolution et d'instruction publique, que célébraient les messieurs en redingotes noires et chapeaux hauts de forme dans la vénération de la trilogie Liberté Égalité Fraternité devant être étendue à tout l'univers ainsi que le prêchait la succession des discours prononcés lors de l'inauguration de la statue le 11 juin 1893, les paroles s'échappant dans l'air, prononcées une fois puis renfermées dans une mince plaquette soigneusement conservée à quelques exemplaires au fond de quelques bibliothèques. C'était pour lors, pour quelques temps encore, à partir de l'Observatoire, sur l'axe du méridien de Paris, que s'ordonnaient les peuples de la terre et les astres du ciel. Par-delà la coupole, à l'entrée de la pelouse qui mène au jardin du Luxembourg le long du méridien ou presque, se dresse toujours la fontaine des *Quatre parties du monde* où Ernest Hemingway l'affamé aimait en

son temps venir se rincer l'œil à la ronde des quatre femmes émergeant des éclaboussures marines contre le bleu du ciel, soutenant le globe terrestre enfermé dans la sphère céleste schématisée par le réseau des lignes imaginaires tracées par les savants comme un filet de capture jeté sur l'univers et sertie, la sphère céleste, dans le bandeau oblique des signes du zodiaque, quatre femmes en personnifications sculptées des quatre continents, l'Europe en Parisienne de la fête impériale, l'Asie au corps oblong, les cheveux tirés en arrière par une natte raide, l'Afrique fière et sensuelle, des anneaux aux oreilles et une chaîne brisée aux chevilles, et l'Amérique au corps élancé, sportif, portant une coiffe de plumes, les figures des quatre femmes moulées sur nature dans un souci d'exactitude ethnographique par le sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux qui proposa aussi de les colorer pour un meilleur rendu naturaliste des races, lui qui avait auparavant inscrit *La France portant la lumière dans le monde* au fronton de la façade sud du Louvre. Et pour que la mécanique terrestre et la mécanique céleste s'harmonisent dans leurs mouvements, sur cet axe se succèdent aussi depuis le palais du Luxembourg les personnifications sculptées de l'Aurore, du Jour, du Crépuscule et de la Nuit.

Après mille et une aventures auxquelles ne manquent ni les épisodes guerriers des conquêtes napoléoniennes en Espagne, prisonnier ballotté d'un bord à l'autre de la Méditerranée et bientôt otage du dey d'Alger, ni l'irruption de la révolution pour des jours meilleurs, « Ah ! Monsieur Arago, vous n'avez jamais eu faim ! », ni la participation en première ligne aux péripéties de la modernité par la défense et promotion du nouveau procédé de fabrication des images, si exact et si prompt, soumis aux règles de la géométrie, capable de capter l'empreinte de la lumière qui passe sur les

choses et sur les gens, le savant de bronze descendu de son piédestal s'est maintenant enfoncé dans la brume de ces temps bien révolus où s'inventait la religion du progrès, tandis que chaque mercredi soir, dans la nuit de l'hiver, des hommes et des femmes de toutes les nations se retrouvent au pied de la statue disparue, massés dans le froid, en file, debout et immobiles sous la pluie, dans l'attente de l'arrivée du camion des restaurants dits du cœur. Si tu t'approches du piédestal vide de la statue d'Arago, aussi vide que le piédestal vide qu'un certain Charles Chaisneau proposait, en 1792, de placer au Panthéon français en hommage à la plus parfaite égalité, dans l'attente de l'image potentielle de tout un chacun hissé par les vertus et les talents à la reconnaissance de ses semblables, sur la base du piédestal vide de la place de l'île de Sein tu peux lire, côté sud :

HOMMAGE A ARAGO – 135 MÉDAILLONS SUR L'AXE
NORD-SUD DU MÉRIDIEEN DE PARIS – JAN DIBBETS –
COMMANDE PUBLIQUE DE L'ÉTAT ET DE LA VILLE
DE PARIS – 1994

Le temps des grands hommes de marbre et de bronze est passé. Pour relever l'un d'eux dans la mémoire des vivants, pour ainsi dire en commémoration de la destruction de 1942, le sculpteur de la fin du XX^e siècle a semé cent trente-cinq médailles de bronze de douze centimètres de diamètre simplement marquées du nom ARAGO et de la direction NS le long du méridien, extrayant du circuit de la production industrielle les métaux qui les constituent pour les refondre dans un monument public disséminé en une pluie dorée de médailles frappées à son nom, ARAGO, jetée sur la ville pour ranimer sa gloire, pièces de mémoire vive où s'inscrit son nom, mises sous les pas de tous, dans l'effacement de son

visage, de son corps, sa figure de bronze fondue, liquidée par le gouvernement de Vichy puis à nouveau solidifiée par l'artiste de la fin du XX^e siècle, métamorphosée en gouttes de bronze frappées non de son portrait mais de son seul nom et disséminées le long du méridien, sous les pas des passants du XXI^e siècle, vivants absents de ce temps où la République s'éri-geait comme la promesse du bonheur sur la terre et absents de ce lieu, la ville lumière où passait l'axe du monde, une mon-naie extraite de la circulation et figée dans l'asphalte parisien, à ras de terre, piétinée chaque jour, dépouillée de sa valeur d'échange au titre d'œuvre d'art, dans la restauration des vieilles choses sacrées destinées à manifester l'éternelle et tou-jours vivante puissance de ce qui est plus grand que l'homme et que l'homme ne peut pas compter, quelque chose comme la vérité, la patrie, Dieu ou les étoiles. Le corps du savant refondu sous forme de médaillons pour être mis en présence, au contact du corps des vivants en célébration de la gloire de la République bleue blanc rouge, par l'entremise de l'un de ses meilleurs fils, ainsi que le formulait la locution désormais frappée de tabou, une pluie de médailles sans revers visible, au revers tenu secret, occulte, un chapelet de cent trente-cinq parcelles circulaires d'un même monument et dont chacune enferme un morceau de temps glorieux désormais mort, dont l'alignement dessine le reflet du méridien désormais effacé, à la manière de ces arcs-en-ciel doubles, le premier saturé de couleurs, le second plus lointain et fade contre le mur gris du ciel. Les cent trente-cinq médaillons alignés le long de la ligne imaginaire comprise entre l'avenue de la porte Montmartre au Nord, devant la bibliothèque municipale où se rassem-blent en lisière de la ville les migrants de toutes les nations en un colloque sans début ni fin, et l'entrée du pavillon cambod-gien de la Cité universitaire internationale au Sud, où les étudiants des quatre parties du monde se reposent dans le

brouhaha du boulevard périphérique. Dix ans après, les médaillons enserres à fleur de sol dans l'asphalte à côté des plaques d'égout, de l'eau, du gaz et de l'électricité, sous les pas des vivants, juste au-dessus des fluides qui transitent sous le sol et s'acheminent vers les demeures des vivants, aux accès également circulaires marqués « aqua », « Saint-Dizier », « compagnie générale des eaux » ou simplement « gaz » ou « eau » ou « EDF », dix ans après les médaillons disparaissent à leur tour, un à un, leur légèreté de pièces de monnaie dispersées ayant renoncé à la pesanteur des statues dressées par la mémoire, s'effaçant du sol parisien, arrachées et emportées ou recouvertes par l'oubli qui à nouveau s'avance. Car ce qui demeure dans la mémoire se dresse ordinairement vers le ciel, monte à l'assaut, stèles, statues, télescopes et fusées mêlés dans le même élan érectile à l'instar de cette *Colonne infinie* dressée par le sculpteur français d'origine roumaine Constantin Brancusi, comme dit la notice, à Targu Jiu dans les Carpates, l'empilement des rhomboïdes formant une tresse ou escalier de métal pour faire grimper les hommes, un à un, une agrafe entre le ciel et la terre, profondément fichée dans le sol ou bien flottant légèrement dans l'air, au-dessus de la surface du sol, en regard de la *Table du silence* en célébration de quels morts déjà ? Et par où entrer ? Par la *Porte du baiser*. Mais qu'y a-t-il exactement dans un monument ?

Peux-tu t'imaginer cela ? Il fut un temps où l'axe du monde passait par ici. De l'arc de triomphe à l'Observatoire il n'y avait qu'un pas qui menait droit au ciel. De l'arc de triomphe de la place du Trône par où le roi Louis XIV était entré, venu de son château de Vincennes, accompagné de l'infante Marie-Thérèse son épouse, suivis en cortège des quatre éléments, des quatre saisons, des quatre heures du jour, des quatre parties du monde et des quatre tempéra-

ments de l'homme, à l'Observatoire construit par l'architecte et savant Claude Perrault, auteur aussi de cette grotte de Thétis nichée dans les jardins de Versailles, dédiée à la nymphe auprès de laquelle Apollon allait se reposer chaque soir après avoir parcouru la terre d'Orient en Occident, monté sur un char attelé de quatre superbes coursiers, conduit par la main des Heures et devancé de l'Aurore qui répandait devant lui des corbeilles de roses sur l'azur des cieux. « Arc de triomphe pour les conquêtes de terre — observatoire pour les cieux » note quelque part Jean-Baptiste Colbert. Pourtant fait de main d'homme, comme s'il était tombé du ciel, posé sur le sol du faubourg Saint-Jacques, le corps central du bâtiment à l'impeccable stéréotomie orienté N S sur la ligne méridienne, l'Observatoire s'accorde aux mouvements célestes, ses deux pavillons latéraux octogones coupés de telle sorte qu'ils reçoivent les levers et les couchers du soleil aux solstices et aux équinoxes. Dans les profondeurs du sol fut enfouie une médaille dorée, frappée du portrait du roi, de profil, le visage tourné vers la droite, les traits fermes, en jeune fauve toujours prêt à mordre, tandis qu'au revers se dressait la tour à regarder le ciel surmontée d'une lunette astronomique.

À partir de ce point s'étendit alors le réseau des coordonnées géographiques, l'image cartographique du royaume s'ouvrant d'abord sur le plan de Paris, la première ville du plus florissant royaume de toute la terre, puis étendue de place en place, dans toutes les directions, vers les maisons royales périphériques et au-delà, la forêt domaniale percée de voies rectilignes articulées au loin par des pattes d'oie et des ronds-points d'où partaient de nouvelles voies rayonnantes qui poussaient leurs ramifications à travers tout le royaume et au-delà, le royaume pouvant en droit s'étendre aux confins du monde, recouvrant les terres et les mers de leurs réseaux de routes terrestres et maritimes comme un filet de capture jeté

sur la planète. Dans le souvenir de ce 21 juin 1667 où les savants du roi avaient arpenté le terrain réservé du faubourg Saint-Jacques, leurs silhouettes vêtues de noir armées de leurs instruments de mesure allant et venant en une cérémonie de prise de possession, traçant dans l'air la méridienne, se retournant, se baissant, se redressant, plaçant leur œil à la mire de leur quart de cercle, la ligne imaginaire du méridien ensuite mesurée et remesurée à partir de l'Observatoire, continuée d'abord jusqu'à Amiens puis partagée, un savant vers le Nord, un savant vers le Sud, jusqu'à ce qu'un filet rectiligne d'encre rouge parcoure la carte du royaume, de Dunkerque à Perpignan, une nouvelle génération de savants bientôt envoyée mesurer un morceau de ce méridien en Laponie (d'où elle rapporta aussi la théorie de l'aplatissement des pôles) et au Pérou (d'où elle rapporta aussi l'arbre à caoutchouc), puis de nouveaux savants vérifièrent tout cela jusqu'à ce moment où se produisit cet événement, la Révolution dont la sonorité contient le tournoiement des astres dans l'abîme du ciel, et alors les hommes libres et égaux dépêchèrent d'autres savants sur le terrain à la recherche d'une unité de mesure universelle « à tous les temps, à tous les peuples » à partir d'une nouvelle mesure de la méridienne de France, de Dunkerque à Barcelone cette fois, ce qu'ils firent en rapportant la dix millionième partie du quart de ce méridien de Paris dite « mètre », étalon de toutes les mesures, non plus à partir du pas, du pied, du coude, du pouce ou de l'écartement de la main, mais un segment de la circonférence de la boule bleue, ce « mètre » toujours valide mais aujourd'hui défini par la distance parcourue par la lumière en une fraction de seconde et que les savants écrivent dans leurs ordinateurs par un zéro suivi d'une virgule et de dix-huit chiffres.

Car, à partir de cette ligne méridienne s'ordonna aussi le temps, se réglèrent les horloges partout où s'étendait la puis-

sance du roi de France puis de la République sur les mers des quatre ou cinq continents, jusqu'à la rivière de Saïgon où le vaisseau-amiral du corps expéditionnaire sonnait au canon, au printemps de 1859, l'heure de midi, et commençait ainsi à recouvrir la succession des heures indigènes désignées par des noms d'animaux, l'heure du rat, l'heure du buffle, du tigre, du lapin, du dragon, etc., le temps s'ordonna dans la compétition entre nations, l'anglaise alignée sur le méridien de Greenwich, à partir de l'observatoire érigé par le roi Jacques II à dix kilomètres en aval de la Tour de Londres, qu'il faut rejoindre en descendant la Tamise après avoir passé le Tower Bridge, avant de longer les anciens docks, puis de continuer au-delà de l'Ile-des-Chiens et accoster tout près de l'ancien Royal Naval College, non loin des anciens chantiers navals et de l'ancien arsenal, toutes anciennes institutions propres à fabriquer les hommes et les équipements devant être lancés à la conquête des mers, pour éprouver l'aura de cet empire désormais mort sur lequel paraît-il le soleil ne se couchait jamais, l'empire britannique entraînant dans le sillage de son méridien tous les marins du monde dans la célébration de la trilogie *God Gold Glory*, la nation française quant à elle arc-boutée sur le méridien de Paris, ignorant jusqu'à la veille de la Grande Guerre la conférence internationale pour l'adoption d'un premier méridien origine et d'une heure universelle, réunie à Washington en octobre 1884, refusant de s'écorcher les lèvres au nom imprononçable de « Greenwich » et préférant contourner l'hégémonie du Royaume-Uni de Grande-Bretagne en parlant d'« heure moyenne de Paris retardée de 9 minutes 21 secondes ». Ainsi s'ordonne le temps.

De l'alternance du jour et de la nuit naît aussi le battement entre la mémoire et l'oubli. La veille et le sommeil tout au long du nyctémère. La Lune autour de la Terre. La Terre

autour du Soleil. Et les gestes des vivants le long des jours et des nuits depuis toujours, jusqu'à ce moment où les moines de la chrétienté commencèrent à assembler des roues à pignons dentés actionnés par des poids pour mouvoir des aiguilles sur des cadrans divisés en douze sections suivant ce miracle mécanique qui a nom « échappement » et retient le mouvement pour le libérer à nouveau, un suspens, avec la régularité d'un mouvement continu, celui de l'eau qui auparavant actionnait les clepsydres et les horloges astronomiques de l'empire du Milieu en imitation du mouvement des astres, à l'image de ces fleuves lents et profonds qui sillonnent les régions où la mémoire s'engloutit dans l'oubli, enfermant le temps dans ces machines à sonner les heures des offices, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres, complies, vigiles et matines, les moines se réveillant la nuit au son de l'horloge *tin tin sonando con si dolce nota*, comme pour un rendez-vous d'amour, et dont les mouvements circulaires imitaient les mouvements circulaires des astres jusqu'à figurer les cercles du paradis d'un dieu bientôt horloger, les moines se relayant dans la prière sans fin, le rappel incessant de Sa présence et l'attente de Son retour sur la terre, tandis que de paroisse en paroisse la vibration des cloches dans l'air appelait les hommes au travail le jour et au sommeil la nuit, dans l'alternance du temps vendu et du temps libre, jusqu'à ce que chacun d'entre eux autour de la planète possède au creux de lui-même, imprimée dans sa chair la parfaite succession cran-tée des heures, au poignet de chaque vivant un petit *memento mori* à ressort tic-tac tic-tac ou bien à quartz en préfiguration des greffes bio-mécaniques annoncées, le mausolée de tout espoir et de tout désir, tandis que sur leurs ordinateurs les savants mesurent désormais la vieille seconde au résonateur à jet atomique de césium, ramenant ainsi la mesure du temps de l'infini du ciel au creux de l'infini de la matière.

Jour après jour sur le calendrier du pape Grégoire où se cachent de vieilles divinités romaines, celle qui ouvre et ferme les portes au seuil de l'année, celle qui dirige la guerre, l'autre sensuelle et féconde, l'épouse du premier des dieux et deux empereurs eux aussi divinisés, la succession des mois que tu peux admirer sur les mosaïques anciennes, le calendrier du pape Grégoire pouvant en droit s'étendre aux confins du monde ainsi que les psaumes chantés par toute la terre, *ad majorem Dei gloriam*, d'abord dans les états catholiques, puis dans les états protestants, à toute l'Europe malgré ici ou là quelques annonces d'apocalypse imminente, à tous les peuples annexés à la vraie foi au fur et à mesure de l'arrivée des missionnaires, des soldats, des commerçants et des administrateurs, des instituteurs, des médecins et des planteurs, jusqu'au chapelet d'îles du bout du monde nommé Cipango puis Japon, partout ou presque malgré les calendriers du prophète Mahomet, de l'État d'Israël et de la Corée du Nord, le calendrier du pape Grégoire se superposant ici et là aux vieux comptages du temps qui passe, doublant toujours les vieilles fêtes et courant après la date de Pâques, la commémoration de son retour annoncé, malgré quelques tentatives d'en finir une bonne fois pour toutes, de faire table rase, de mettre les pendules à zéro, d'ordonner une bonne fois le temps avec les mouvements des corps célestes tel qu'il advint dans ce beau pays qui a nom France, le 1^{er} vendémiaire an I, non plus dans la quête d'une origine enfouie dans la profondeur des âges mais dans la coïncidence de cette origine avec le présent de l'événement, l'irruption, la fondation de la République française en annonce de la République universelle, l'avènement de la liberté à partir de laquelle devait se déployer en toute raison l'éternité retrouvée, l'ère nouvelle s'ouvrant par la proclamation de la République le 22 septembre 1792, pile à l'équinoxe d'automne, comme si le ciel et

l'histoire s'étaient donnés rendez-vous pour célébrer l'égalité entre le jour et la nuit, de sorte que *l'année débutera désormais à minuit au jour de l'équinoxe vrai d'automne pour l'observatoire de Paris et fera cortège à la révolution du soleil aussi bien qu'aux travaux des hommes*, les quatre saisons héritées du fonds antique, les mois révolutionnaires mathématiquement ordonnés en décades, chaque décade dédiée à une vertu ou un principe, les mois agrémentés de noms tirés du climat et des saisons et pleins du charme mélodique par le poète au nom de rose sauvage, dite parfois « rose des chiens », Fabre d'Églantine, les noms des mois révolutionnaires propres à se saisir de l'imagination des hommes et à la gouverner, cette imagination, agreste, bucolique, virgilienne, agricole et rurale telle que la façonnèrent les philosophes querelleurs du gracieux siècle, les noms des mois sur lesquels pèsent les lourdes grappes des vendanges, s'étendent les brouillards et brumes basses dans les odeurs de feuilles mortes, viennent les premiers froids tantôt secs, tantôt humides, les premières neiges, la pluie, le vent, avant que dans le secret de la terre ne germe à nouveau ce don tacite du grain qui mûrit, dans la muette inquiétude pour la sûreté du pain, l'épanouissement des fleurs, la fécondité des récoltes potagères, la promesse des moissons, la chaleur de la terre sous l'action du soleil et enfin la récolte des fruits, les jours succédant aux jours simplement numérotés suivant une nomenclature bricolée du latin, les jours célébrant quant à eux les animaux domestiques, les instruments aratoires et les productions végétales, en une manière d'inventaire de ferme modèle, le petit Trianon aussi bien, il pleut il pleut bergère, autant de jours destinés au travail sauf cinq jours de fêtes civiles, austères, au nom amusant de « sans-culottides », voilà le calendrier de la liberté appliqué durant douze années, deux mois et vingt-sept jours, après quoi fut rétabli le calendrier du pape Grégoire qui

continue de courir cahin-caha selon les trajectoires de la lune après la date de Pâques.

Que la lumière soit, qu'il y ait le jour, qu'il y ait la nuit, que la lumière et les ténèbres se séparent, qu'il y ait un firmament et des luminaires pour séparer le jour et la nuit, qu'ils servent de signes pour les fêtes, les jours et les années. Ainsi avait-il dit. Puis vint le grand empilement des récits, car l'histoire de l'univers c'est la somme des histoires sur l'univers, la légende disséminée dans les livres au fond des bibliothèques et dans les magazines que tu achètes en prenant le train ou l'avion. La succession des récits savants s'ouvre avec circonspection, avec des pincettes même, sur la projection mentale des mages, devins, astrologues ou prêtres sumériens, entre le Tigre et l'Euphrate, juchés nuit après nuit sur leurs tours de brique crue, grise, triste, que la pluie et le vent délitent, l'œil collé à un cristal de roche vers le ciel, notant nuit après nuit la position des astres sur des tablettes d'argile, de leur écriture en forme de coins, les mages sumériens ou babyloniens projetant dans le ciel les signes lus dans le ventre des animaux, projetant au firmament les douze maisons où demeurent les dieux tout autour du zodiaque, observant le décalque du ciel sur les quatre parties du monde, « au Nord et à la droite », « au Sud et à la gauche », « en haut et à l'Ouest », « en bas et à l'Est », dans la célébration du dieu-Lune (Sin) et du dieu-Soleil (Shamash), mélangeant les signes du ciel et les signes de la terre avec des mots et secouant les mots, accélérant les syllabes, percutant les lettres, pour lire au terme d'une ivresse pleine de charme, d'étrangeté, de vérité et de beauté ce qui est écrit à l'attention de chacun, son lot, ton destin sur lequel tu dois jouer ta partition ... la succession des récits parfois ouverte sur la ronde des cailloux de Stonehenge dressés à ce qu'il paraît de manière à recevoir le Soleil et la Lune comme-

ci ou comme ça aux solstices et aux équinoxes ... voire échappée la succession des récits, des rives du fleuve au limon fertile, au delta en forme de feuille de papyrus, sous le couvercle du sarcophage d'Osiris où le Soleil s'embarquait chaque matin à l'horizon pour suivre sa course de scarabée et plonger le soir sous la voûte du ciel bleu roi piqueté d'étoiles ... la succession des récits débutant cependant véritablement, sérieusement, rationnellement, dans la clarté crayeuse de la péninsule grecque, quelque cinq cents ans avant l'ère du Christ sur le calendrier du pape Grégoire, la terre prenant alors sa forme de boule dans l'observation de l'ombre courbe de la Terre sur la Lune lors des éclipses, des voiles des navires s'abaissant derrière l'horizon et de l'ascension de l'étoile polaire dans le ciel vers le Nord ainsi que le rapportaient les voyageurs ... les sept planètes tournant avec le soleil sur leurs sphères autour de cette boule bleue, immobile et couverte d'eau, de montagnes et de forêts obscures, tournant ainsi depuis toujours et pour toujours, les observations et les calculs consignés sur des tables et recopiés sur des volumes rangés au fond de cette bibliothèque appelée à disparaître dans les flammes, à Alexandrie, puis traduits en arabe, les observations et les calculs transposés dans le calendrier du prophète Mahomet, conservés durant quelques siècles à l'abri de la disparition dans les bibliothèques des observatoires à la silhouette sableuse contre le bleu du ciel, à Damas et à Bagdad, les sept planètes, leurs cycles et les comètes ... jusqu'au grand réveil, au grand départ, au lâcher des caravelles aux voiles frappées de la croix rouge pour le grand meeting d'Hispaniola, tout autour de la boule bleue qui se mit non seulement à tourner sur elle-même, mais encore à tourner autour du Soleil, comme l'expliqua, in extremis, un prêtre polonais dont le nom sonne comme un nom de poison, Mikolaj Kopernik, alors que tout semblait se mettre en mouvement, que l'homme lui-même

s'érigéait lui-même avec son grand h, les sept planètes tournant maintenant autour du Soleil, comme le vérifia au cours de quelques nuits de juillet 1609, à moins que ce ne fût l'année suivante, le professeur de mathématique messenger des étoiles, au double nom de terre biblique, Galileo Galilei, observant à la pointe de sa lunette et dessinant à l'encre la surface grumeleuse de la Lune, découvrant quatre des astres qui tournent autour de Jupiter, aussitôt dédiés au puissant du moment sur cette parcelle d'espace qui a nom Florence, Cosme de Médicis, Galilée renonçant à compter une à une les myriades d'étoiles apparues le long de la Voie lactée, apercevant l'anneau de Saturne, soupçonnant Neptune, voyant de ses yeux les taches du Soleil et rapportant les phases de Vénus ... alors le récit s'accélère, s'emballe, se hausse à des hauteurs vertigineuses, les savants, philosophes, physiciens et mathématiciens décryptant les lois de la nature comme on disait, déchiffrant le grand chiffre, en d'interminables joutes, hypothèses et coups de dés venant définir, infirmer, confirmer, prouver, dénier, prédire et démontrer les trajectoires elliptiques des planètes, le jeu universel des forces, la décomposition de la lumière en arc-en-ciel, la nature avec son grand n livrant comme on disait ses secrets sous forme de quelques formules mathématiques comme des fleurs écloses, des roses libérant un parfum que les savants pouvaient respirer durant des dizaines d'années, l'œil collé à leur télescope, découvrant véritablement Neptune au passage, puis Uranus, engrangeant dans leurs catalogues leurs moissons d'étoiles bientôt consignées sur des feuilles de papier noir au moyen de ce nouveau procédé de fabrication des images, si exact et si prompt, soumis aux règles de la géométrie, selon les mots du savant François Arago, les étoiles rassemblées en constellations aux noms sortis du fonds antique, puis classées selon une, deux, trois nomenclatures aux sèches indexations alphanumériques, de sorte que les cartes du ciel

composent de somptueux tableaux à l'image d'immenses projections sur un fond bleu roi, de taches jaunes, orangées, bleues pales ou blanches, prises dans le réseau des lignes imaginaires, dans l'épaisseur desquelles se superposent les maisons des dieux mésopotamiens, les personnages de la mythologie grecque tel cet Orion aveugle, ainsi qu'une pluie de lettres grecques et de chiffres précédés des lettres « M » ou « NGC », à la manière des tableaux de cargaisons d'étoiles de l'impossible peintre allemand Anselm Kiefer répétant ce vers à l'infini

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

le Soleil et ses planètes tenus encore un moment pour le centre de tout jusqu'à ce qu'un nouveau savant au nom en forme de coquillage, William Herschel, vienne le placer, le Soleil, et ses sept, huit ou neuf planètes, la boule métallique de Mercure, la sulfureuse et splendide Vénus, Mars, Jupiter aux somptueuses marbrures blanches et orangées comme les billes d'agate de ton enfance, le ballon ceinturé d'anneaux de Saturne, Uranus toute bleue et dont les satellites célèbrent le songe d'une nuit d'été, Neptune aux trois arcs baptisés Liberté Égalité Fraternité, autour de laquelle tournent Thétis et aussi Rhéa parmi une quinzaine d'autres satellites, et Pluton tout au loin comme un gardien au dernier cercle du système, accompagné de Charon, le passeur vers l'au-delà ... le soleil et ses planètes désormais nichés dans une lointaine banlieue de la galaxie, quelque part du côté de Pantin ou du canal de l'Ourcq, sur l'un de ces bras qui s'enroulent en gigantesques spirales de feu d'artifice ... puis un jeune fonctionnaire du Bureau des brevets de Berne à la petite moustache et aux cheveux bientôt fous, Albert Einstein, vient expliquer que le temps que l'on

croyait nommer n'est pas le temps de toujours et comment nouer ensemble la mince garcette de ce temps-là avec l'épaisse corde à trois torons de l'espace ... jusqu'à ce moment où le sculpteur Constantin Brancusi sculpte *Commencement du monde*, plein comme un œuf ... et qu'un astronome au nom de hublot ouvert sur l'infini, Edwin Hubble, ne perçoive l'écho de milliards de galaxies en fuite vers le fond de l'univers, ce fond, *The Deep field*, au nom de tableau du peintre américain Jackson Pollock, ce fond de l'univers qui est aussi son commencement, ou plutôt juste après son commencement, et que tu peux voir aujourd'hui grâce aux incroyables images rapportées par le télescope qui porte le nom du savant Hubble, une vision de trésor, une poignée de pierres précieuses jetée par la main d'un pirate sur la table couverte d'une toile cirée noire. Dès lors pouvait s'énoncer le récit des récits, la réponse à la question D'où venons-nous ? Le commencement des temps, juste avant, l'extraordinaire explosion au nom il faut bien le dire un peu ridicule de Big Bang, un nom péjoratif qu'il faut prononcer avec le nez, dans le constat de l'inexorable écoulement de la langue américaine partout où s'exerce la loi du plus fort, l' α , juste avant la soupe primordiale de particules élémentaires aux alentours de mille milliards de degrés, cette ère qui s'étend sur un cent millième de seconde, jusqu'à la grande faille, la grande séparation de la matière et de l'antimatière. Toute bonne histoire commence par une séparation. Et ensuite ? Ensuite s'écoulent quinze milliards d'années jusqu'à ce jour d'hui. Et après ? Après les savants hésitent entre l'ouverture, la platitude et la fermeture.

Ainsi l'homme avec son grand h s'élevant, celui qui s'appelle l'homme s'élevant, s'élançant, se jetant d'abord du haut de collines, des ailes collées sur le dos, s'élevant et retombant un peu plus bas après quelques battements, et

recommençant, embarquant des animaux, quelques oiseaux de basse-cour et des mammifères, à bord de ballons à hydrogène, le 19 septembre 1783 à la cour de Versailles, faisant lever les yeux du roi Louis XVI et de la famille royale, leurs mains en visières, puis s'élevant à bord de machines plus lourdes que l'air, d'un côté à l'autre de la Manche au temps d'innocence d'avant 14, en 37 mn le 25 juillet 1909 sur un avion Blériot, moteur Anzani 25 chevaux, puis d'un côté à l'autre de la frontière franco-allemande où se font depuis lors éternellement face, dans le ciel à quelques centaines de mètres au-dessus du sol terrestre devenu une tôle criblée d'impacts, une étendue croûteuse, pustuleuse, lépreuse, se font éternellement face le Spad S-VII moteur Hispano-Suiza 150 chevaux à la cocarde bleu blanc rouge et cigogne aux ailes basses de Georges Marie Guynemer, et le Fokker DR.I moteur Oberursel UR II 145 chevaux rouge vif frappé de la croix pattée noire de Manfred von Richtoffen, puis d'un côté à l'autre de l'Atlantique après la Grande Guerre, dans un sens la traversée de Charles Lindbergh sur le *Spirit of Saint-Louis* en 33 h 30 mn, ruisselant bientôt sous les serpentins et confettis de la gloire à son retour le long du chemin indien de Broadway sur l'île de Manhattan, dans l'autre sens la traversée de Dieudonné Costes et Maurice Bellonte sur le *Point d'interrogation* en 37 h 18 mn, puis dans le fracas de l'autre guerre achevée dans le bouquet final d'Hiroshima voici ces armes secrètes V1 et V2 qui donnèrent paraît-il l'élan, la poussée initiale pour que les premières fusées s'élèvent, les hommes dressant vers le ciel leurs engins de fer, oblongs, qui s'arrachent dans un crachement de flammes auréolées de fumée, retombant souvent en cloche après quelques mètres, une fois, deux fois, trois fois, s'élevant enfin le 17 décembre 1946 à 116 km, crevant l'atmosphère terrestre, ouvrant la voie à l'incroyable élévation dans l'infini bleu nuit du ciel, les

hommes libérés de la gravité, flottant enfin dans l'espace, eux ou leurs machines, la petite boule métallique kitsch frappée du marteau et de la faucille, aux antennes tirées en arrière comme un jouet de ton enfance, au nom de bande dessinée, *Sputnik*, propulsée autour de la terre le 4 octobre 1957 au son de son bip-bip entendu aux quatre coins de la planète en avant-courrier de ces milliards de bruits qui tourbillonnent désormais tout autour, les hommes légers et sérapiques, dans la compétition Est-Ouest, les hommes ou leurs animaux telle la petite chienne Laïka dont tu peux entendre battre le cœur sur l'internet, puis le premier homme dans l'espace, tout autour de la Terre le 12 avril 1961 entre 7 h 07 et 8 h 55, Youri Gagarine, combinaison rouge vif et casque d'un blanc immaculé frappé de quatre lettres rouges, CCCP, le héros au sourire de propagande en annonce de l'homme nouveau qui s'incarnait alors à l'Est, dans l'empire désormais effondré qui avait nom URSS, un homme s'élevant, puis deux, puis trois, dans l'attente, le suspens du compte à rebours décompté à partir de l'heure du méridien de Greenwich, emmaillotés dans leurs combinaisons immaculées, jusqu'à cette nuit ou bien cette journée du 20 au 21 juillet 1969 où les héros du monde libre qui s'incarnait alors à l'Ouest, les deux spécimens de l'espèce humaine descendent dans une infinie lenteur les quelques barreaux de l'échelle de leur module lunaire vers le sol poudreux, branchant aussitôt la caméra pour nourrir les regards jamais rassasiés d'images des Terriens, six cents millions de Terriens massés par grappes devant leurs téléviseurs cette nuit ou bien cette journée d'été-là, essayant de reconstituer la scène à partir des reflets pâles envoyés par satellite sur les écrans bleutés, les Terriens comme sidérés par l'incroyable cérémonie de prise de possession, la lecture de la plaque

HERE MEN FROM THE PLANET EARTH
FIRST SET FOOT UPON THE MOON
JULY 1969 A.D.
WE CAME IN PEACE FOR ALL MANKIND

Puis le déploiement de la bannière, la danse des astronautes autour du drapeau rayé et piqueté d'étoiles, gondolé, raide contre le noir du ciel sans vent de la Lune, suivie de la cérémonie du ramassage en vitesse de 21 kg de cailloux, ce moment d'apogée vers la fin du siècle d'avant tandis que d'autres engins s'avançaient déjà dans le système solaire, cartographiaient les planètes et leurs satellites, les mesurant les uns après les autres, avec une infinie patience comme les hommes l'avaient toujours fait de tous les objets de la terre, recommençant une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce jour d'aujourd'hui où ces engins faits de mains d'homme quittent le système du Soleil, s'enfoncent dans l'infini, porteurs de messages de paix sous forme de naïfs tableaux et de musique enregistrée pour le cas où surviendrait une rencontre, les machines s'éloignant du système solaire, leurs émissions s'amenuisant, s'affaiblissant davantage puis cessant tout à fait mais continuant à véhiculer leurs messages pacifiques à d'hypothétiques lecteurs et auditeurs.

Arnauld Le Brusq - Monuments a été publié aux éditions L'Insulaire en 2006.